Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 15 (1877)

Heft: 7

Artikel: Les prénoms

Autor: J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-184196

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONESSENT:

Pour la Suisse: un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50. Pour l'étranger : le port en sus.

Lausanne, 17 février 1877.

Le 9 février, a eu lieu à l'Hôtel de la Navigation, à Genève, un banquet commémoratif de la campagne du Rhin en 1857. De nombreux amis du bataillon 25 et de la batterie 20 y assistaient. Jamais réunion ne fut plus joyeuse, et plus animée de discours chaleureux, de chansons, de toasts, de mille souvenirs de cette campagne et de reconnaissances entre d'anciens camarades qui s'étaient perdus de vue depuis longtemps. Le drapeau du 20e et l'affiche d'une représentation dramatique donnée par la troupe, à Bulach (Zurich), où assistait l'étatmajor de la brigade, décoraient la salle.

Quelques détails historiques sur les événements auxquels nous venons de faire allusion trouvent ici leur place pour ceux de nos lecteurs alors trop jeunes pour en avoir conservé un souvenir exact. Il nous est agréable du reste de rappeler la belle attitude de la Suisse en cette circonstance.

Deux partis très hostiles divisaient le canton de Neuchâtel, dont la position dans la Confédération suisse était mal définie, vu les droits que prétendait avoir sur cette contrée le roi de Prusse, qui portait en outre le titre de prince de Neuchâtel et Valangin.

Dans la nuit du 2 au 3 septembre, le comte Pourtalès-Steiger, principal chef militaire du parti royaliste, mit à exécution un complot ourdi depuis longtemps, et, à la tête de gens dévoués recrutés à la Sagne, les Ponts, la Brevine, la Chaux-du-Milieu et les Eplatures, occupa le Locle, s'empara du château de Neuchâtel et sit prisonniers les membres

du Conseil d'Etat.

Mais sur tous les points du canton le tocsin appelait aux armes les républicains, dont l'armée commandée par le colonel Denzler, reprenait le château le lendemain 4 septembre, à 4 heures du matin, et faisait plusieurs prisonniers, au nombre desquels se trouvaient les principaux instigateurs de la conspiration royaliste.

Enthousiasmés de la conduite énergique des républicains neuchâtelois, les démocrates de Fribourg, Vaud et Genève, les gratifièrent d'un drapeau d'hon-

neur.

La difficulté résolue sur le terrain populaire se raviva devant la diplomatie européenne. Le roi de

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; - au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; - ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. - Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Prusse demandait l'élargissement des prisonniers, auquel le gouvernement fédéral ne voulait consentir que sous la condition de l'indépendance du canton de Neuchâtel. La situation se tendit toujours davantage, la guerre fut déclarée, et tous les cantons votèrent un crédit illimité pour la défense de la patrie. En quelques jours, la Confédération fut transformée en un vaste camp. Le canton des Grisons seul arma 2000 carabiniers. Dans les hameaux, comme dans les villes, dit l'historien Daguet, dans les ateliers, les écoles et jusque dans les églises, retentissaient les mâles accents du chant national : Rufst du mein Vaterland. Le général Dufour fut nommé général en chef et prêta serment aux acclamations du peuple et de l'armée, heureuse de s'incliner devant ses cheveux blancs.

Une première levée de 30,000 hommes couvrit la frontière. L'enthousiasme des populations se manifesta par de nombreux envois d'argent, d'habillements, de linge, pour les soldats pauvres et blessés.

Le spectacle que donnait alors notre petit pays changea les dispositions de diverses puissances. L'empereur des Français intervint, et le 26 mai suivant fut signé, à Paris, l'acte par lequel S. M. prussienne renonçait, sans indemnité, à la possession de Neuchâtel.

-00;00;00-Les prénoms.

Quand survient un nouveau-né, le choix du nom qu'on lui donnera, indépendamment du nom patronymique et des prénoms obligés du parrain et de la marraine, devient, pour certaines gens, une grave préoccupation. On se met l'esprit à la torture pour trouver quelque chose de neuf, d'original, de distingué, et les vieilles appellations, qui sont généralement les plus jolies, parce qu'elles sont moins prétentieuses, sont dédaigneusement repoussées, comme surannées ou trop communes.

Combien les Grecs, à qui il faut toujours remonter quand on veut des modèles de goût et de raison, étaient plus logiques et plus sages quand ils attendaient pour donner un nom définitif à leurs enfants qu'ils eussent atteint un certain âge. De cette façon, la nouvelle désignation, prise d'après les qualités de celui qui devait la porter toute sa vie, était constamment appropriée à sa personne et ne paraissait jamais ridicule.

C'est ainsi qu'est venu l'usage des surnoms donnés à nos pères, d'après quelques signes distinctifs qui leur étaient particuliers et qui, définitivement adoptés par eux, ont été transmis jusqu'à nous; et voilà pourquoi la plupart des noms de famille ont une signification très claire. De même quant aux prénoms, qui doivent non-seulement désigner, mais peindre la personne qu'ils représentent.

Ainsi, d'après un savant étymologiste, Adèle veut dire une fille noble: Valentine, une forte; Jean, Jeanne, qui est rempli ou remplie de grâce; Charles, vaillant; Marcel, né en mars, homme de guerre; Emma, protectrice; Louis, guerrier illustre; Suzanne, lis, fleur brillante; Anne, Anna, Annette, gracieuse; Catherine, sincère; Denise, divine; Emilie, douce, aimable.

Enfin, ce nom si gracieux de Madeleine qu'on trouve dans toute les langues, que les Allemands, les Espagnols, les Portugais, les Polonais, les Belges et les Hollandais prononcent Magdalena comme les Latins, les Anglais, Magdalen, les Russes, Magdalina, et les Hongrois Magdolna, ce nom si euphonique que certaines gens ont le mauvais goût de trouver commun, sait-on ce qu'il signifie dans son origne hébraïque? Il veut dire magnifique, élevée, c'est-à-dire tout l'opposé de cette vulgarité que lui supposent ceux qui professent pour lui un dédain si superbe.

Quant à Rose et à Blanche, il n'est pas besoin de dire quelle est leur signification; mais pourquoi faut-il que des Blanche soient noires à faire peur, que des Modeste aient l'air de dragons, que des Prudent soient étourdis et bavards, des Placide apoplectiques, et qu'il y ait des Honoré que tout le monde méprise, des Aimé qui ne sont que de pauvres parias?

Donc, ne choisissons pas un nom dont la signification soit par trop apparente; on est si exigeant pour une personne qui affiche une qualité! Fuyons avec la même horreur toute espèce de prénom prétentieux, mythologique ou trop poétique, et ne croyons pas qu'un nom soit plus relevé par cela seul qu'il est moins employé. — J. (Petit Marseillais).

Une Française qui s'est mariée à Berlin, il y a une quinzaine d'années, est devenue de fait baronne prussienne, mais elle est restée de cœur Française, et très bonne Française. Elle tient à Berlin un grand état de maison, et avait assis autour de sa table, le mois dernier, une vingtaine de Prussiens. On se met à parler de Paris et à en parler avec la dernière pitié: « Pauvre Paris! ll n'y a plus de Paris! Berlin sera avant dix ans la capitale de l'Europe, etc., etc. » Voilà notre compatriote prise de colère; elle soutient cette opinion que Paris, malgré tout, est encore Paris, et que Berlin, à côté de Paris, n'est qu'un grand village. On s'échauffe de part et d'autre.

— Eh bien, dit la baronne, je vous propose une gageure. Donnez-moi n'importe quoi, l'objet le plus bête, le plus vulgaire, le plus absurde, et je parie que de cet objet, Paris fait quelque chose que Berlin ne saurait pas faire.

La gageure est acceptée, et le lendemain, la baronne reçoit dans une petite boîte un cheveu blanc.
La voilà un peu embarrassée. Un cheveu blanc!
Qu'est-ce qu'on pourra bien faire à Paris de ce
cheveu blanc? Enfin, elle envoie le cheveu blanc à
Paris... et ces jours derniers, le cheveu blanc reprenait le chemin de Berlin.

Voici ce que Paris avait fait de ce cheveu blanc. Il l'avait enfermé bien gentiment dans une petite rigole d'or qui traversait un médaillon entouré de brillants.

En haut du médaillon, l'aigle prussienne en émail noir, les ailes étendues, tenait le cheveu blanc dans ses serres. Puis au bas du cheveu blanc était attaché un petit écusson en émail qui portait cette inscription:

Alsace et Lorraine. Vous ne les tenez que par un cheveu.

Frelu lo patâi.

Frelu avâi po metî d'allâ âi pattès decé delé, que l'étaidon on patâi. L'atsetâve assebin le z'où et le fennès le lâi gardâvon; cein lâo fasâi adé quauquies batz; portant le ne veindiont pas le machoires dâi caïons, po cein qu'on le mettâi âo fond dâo teno quand on fasâi la buïa, po que lo lissu pouesse mi colâ.

Don ti lè matins on lo vayâi tracî avoue s'n'ano et son petit tsai po allâ fere onna veria dein lè z'einverons et quand passâve dein on veladzo, ti lè z'einfants s'amouellavon po vaire le grantes z'orolhies dao bourrisquo et po l'oùre fere: î, â, î, â; que cein le fasâi toodre, à fooce que recaffavon.

Lè patâi, lè z'autro iadzo, étiont coumeint lè pourrès dzeins: nion ne lâo trésâi lo bounet po lâo dérè: atsivo! bin lo contréro, kâ quand lè fennès s'insurtâvon, le sè desont: vîlhe patâire!... N'ia min de sot metî; n'ia que dâi sottès dzeins, que dit lo menistrè; assebin Frelu qu'étâi destrà ménadzi ramassà de quiet atsetâ onna petita mâison avoué dâi z'éboitons et trâi pousés dè terrain. Ma fâi n'étâi pequa on bedan; sè fe pàysan et adieu lè pattès. Lè felhiès lè plie pouetès et lès plie coffès ne l'ariont pas volliu quand l'étâi pattâi; mâ oreindrâi lè galèzès n'ariont pas de què na, kâ, bigre... trâi pousès; cein n'est pas de la barbadjean.

Tantia que trovà 'na brava fenna et que firon bon ménadzo. L'étiont dâi sâcro à l'ovradzo et lâo bin prospérà gaillà. L'uron 'na petite bouébetta que sè vegne bin et qu'on lâi desâi Frosine. Quand le fut frou de l'écoula, lâi eut prâo de bons partis qu'aviont envià dè couenna perquie, kâ on ne parlavè perin dâo patâi; Frelu avâi dâo bin, la felhie étâi soletta, la Djâne à l'assesseu ne lâi allâvé pas à la grelhie dâo pî, et c'étâi à quoui porrâi avâi la Frosine. Lo valet à David à la Rose fut cè que l'âi pu mettrè, commeint on dit, la sau dézo la